



Traduire l'interlangue : la traductologie au carrefour de la sociolinguistique et de la linguistique de l'acquisition

Catia Nannoni et Rosa Pugliese

Volume 33, numéro 1, 1er semestre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071151ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071151ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nannoni, C. & Pugliese, R. (2020). Traduire l'interlangue : la traductologie au carrefour de la sociolinguistique et de la linguistique de l'acquisition. *TTR*, 33(1), 131–160. <https://doi.org/10.7202/1071151ar>

Résumé de l'article

De nombreux romans contemporains relevant des littératures de migration mettent en scène la langue parlée par les immigrés, ce qui peut s'avérer problématique dans le passage à la traduction. Dans *Rue des Italiens* de Girolamo Santocono (1986) et *Les amandes amères* de Laurence Cossé (2011), la représentation de cette « interlangue » emprunte des voies distinctes tant dans la version originale française que dans la traduction en italien. L'analyse de ces oeuvres à l'aide de perspectives différentes (traductologie, sociolinguistique et linguistique de l'acquisition) contribue à une meilleure compréhension de leurs implications linguistiques, traductives et (inter)culturelles. Les connaissances générées permettent en effet de comprendre les mécanismes langagiers représentés et leur fonction dans le cadre des projets esthétiques originaux, tous deux sous-tendus par une volonté de donner la parole à des locuteurs marginalisés par leur appartenance sociale et leur origine géographico-culturelle. Les traductions italiennes de ces deux romans réalisent différemment l'effet de distance propre à la caractérisation des locuteurs immigrés, celle de *Rue des Italiens* (2006) conservant l'impression d'une langue hybride, mais sans systématisme et sans se soucier du public d'arrivée, alors que *Mandorle amare* (2012) recherche une équivalence plus globale, qui sonne plus crédible et efficace aux oreilles des lecteurs italophones. Nous croyons que la linguistique de l'acquisition peut favoriser une prise de conscience de la part du traducteur, en lui fournissant des clés d'interprétation et des instruments plus adéquats au traitement de l'interlangue telle qu'elle est représentée dans une oeuvre littéraire, évitant l'arbitraire, l'improvisation et la caricature.

Traduire l'interlangue : la traductologie au carrefour de la sociolinguistique et de la linguistique de l'acquisition

Catia Nannoni

Università di Bologna

Rosa Pugliese

Università di Bologna

Résumé

De nombreux romans contemporains relevant des littératures de migration mettent en scène la langue parlée par les immigrés, ce qui peut s'avérer problématique dans le passage à la traduction. Dans *Rue des Italiens* de Girolamo Santocono (1986) et *Les amandes amères* de Laurence Cossé (2011), la représentation de cette « interlangue » emprunte des voies distinctes tant dans la version originale française que dans la traduction en italien. L'analyse de ces œuvres à l'aide de perspectives différentes (traductologie, sociolinguistique et linguistique de l'acquisition) contribue à une meilleure compréhension de leurs implications linguistiques, traductives et (inter) culturelles. Les connaissances générées permettent en effet de comprendre les mécanismes langagiers représentés et leur fonction dans le cadre des projets esthétiques originaux, tous deux sous-tendus par une volonté de donner la parole à des locuteurs marginalisés par leur appartenance sociale et leur origine géographico-culturelle. Les traductions italiennes de ces deux romans réalisent différemment l'effet de distance propre à la caractérisation des locuteurs immigrés, celle de *Rue des Italiens* (2006) conservant l'impression d'une langue hybride, mais sans systématisme et sans se soucier du public d'arrivée, alors que *Mandorle amare* (2012) recherche une équivalence plus globale, qui sonne plus crédible et efficace aux oreilles des lecteurs italophones. Nous croyons que la linguistique de l'acquisition peut favoriser une prise de conscience de la part du traducteur, en lui fournissant des clés d'interprétation et des instruments plus adéquats au traitement de l'interlangue telle qu'elle est représentée dans une œuvre littéraire, évitant l'arbitraire, l'improvisation et la caricature.

Mots-clés : traduction littéraire, linguistique de l'acquisition, didactique des langues secondes, écritures de l'immigration, interlangue

Abstract

Many contemporary novels belonging to migration literature provide an insight into the language spoken by immigrants, which can cause problems in translation. In *Rue des Italiens* by Girolamo Santocono (1986) and *Les amandes amères* by Laurence Cossé (2011), this “interlanguage” is represented in distinct ways both in the French original and the Italian translation. An analysis conducted from different perspectives (translation studies, sociolinguistics, and language acquisition research) has proved useful for a better understanding of these works and their linguistic, translational, and (inter)cultural issues. This knowledge makes it possible to understand the linguistic mechanisms represented and their function in the context of the original aesthetic projects, both of which underpinned by a desire to give a voice to speakers who are marginalised by their social background and geographico-cultural origin. The Italian translations of these two novels achieve an effect of distance in diverse ways that characterizes immigrant speakers. *Rue des Italiens* (2006) retains the impression of a hybrid language, without being systematic and without concern for the target audience. *Mandorle amare* (2012) seeks a more global equivalence, which sounds more credible and effective to Italian-speaking readers. It seems to us that language acquisition research can foster awareness on the part of translators, providing them with interpretation tools and more adequate means of treating interlanguage as represented in a literary work, avoiding arbitrariness, improvisation and caricature.

Keywords: literary translation, language acquisition research, second language teaching, immigration writings, interlanguage

Introduction

Les littératures de migration, c’est-à-dire « les littératures *par* le migrant, *pour* le migrant et *sur* la figure du migrant et son processus migratoire » (Declercq, 2011, p. 310), présentent souvent des formes d’hybridation qui reflètent « l’expérience de l’entre-deux » vécue par les personnages à divers niveaux, générique, discursif et linguistique (*ibid.*, p. 307). Sur ce dernier plan, cela peut se manifester par une « décentralisation linguistique » (Muller, 1996, p. 68) où émerge la représentation du discours du migrant ou de l’étranger, englobée dans le projet esthétique de l’écrivain ou de l’écrivaine.

Notre étude porte justement sur l’évocation romanesque de ces « parlers “illicites” » (Lane-Mercier, 2000) et sur leur traduction en italien dans deux œuvres centrées sur la thématique de l’immigration, *Rue des Italiens* de Girolamo Santocono (1986) et *Les amandes amères* de Laurence Cossé (2011). Ces œuvres permettent d’illustrer deux aspects des littératures de migration : d’un côté la littérature *par* le migrant, à visée clairement autobiographique ; de l’autre, la littérature

sur le migrant, produite par un auteur non migrant. Elles permettent par ailleurs d'illustrer deux manières de mettre en scène la langue des immigrés, qui a été traduite par des modalités différentes.

L'analyse que nous présentons s'inscrit dans la foulée de travaux antérieurs menés sur ces deux romans dans des perspectives disciplinaires distinctes : la traductologie d'une part, et, d'autre part, la linguistique de l'acquisition et la didactique des langues secondes. Le premier roman, *Rue des Italiens*, a d'abord fait l'objet d'une recherche visant à cerner sa réception en Italie à travers l'étude de sa traduction (Nannoni, 2016)¹. Il a ensuite été envisagé sous l'angle d'une utilisation didactique en contexte d'enseignement universitaire de la traduction (Nannoni, 2018), son contenu thématique (l'immigration italienne en Belgique dans le second après-guerre) et ses caractéristiques formelles (le plurilinguisme incluant, entre autres, l'italien et le sicilien) le rendant extrêmement pertinent pour un public d'étudiants italo-phones. Pour ce qui est du deuxième roman, *Les amandes amères*, il rend compte d'une méthode d'alphabetisation utilisée en français langue seconde en contexte migratoire. Son contenu se rapproche en effet d'une étude de cas sur l'acquisition adulte de la lecture-écriture, au point de représenter un objet hybride, à mi-chemin entre la littérature et la linguistique de l'acquisition, ce qui justifiait une analyse dans cette dernière perspective (Pugliese, 2016).

Ces travaux sont ici mis en relation afin d'examiner plus à fond les modalités de représentation de la langue des immigrés dans les œuvres originales et dans les traductions italiennes. Les deux romans à l'étude, parus à vingt-cinq ans d'intervalle, racontent des histoires qui sont représentatives d'immigrations anciennes et récentes : celle des Italiens arrivés en Belgique après la Seconde Guerre mondiale pour travailler dans les charbonnages (*Rue des Italiens*) et celle, actuelle, des immigrés marocains vivant en France (*Les amandes amères*). Ce rapprochement thématique permet aussi une mise en perspective d'un phénomène social majeur de notre époque, dans lequel s'inscrivent les comportements langagiers observés. Dans les deux cas, la maîtrise de la langue du pays d'accueil, le français, figure comme un enjeu de taille pour mesurer l'intégration du locuteur étranger, et la représentation de la langue des immigrés emprunte des voies distinctes qu'il nous a

1. Cette traduction a relevé le défi ardu de rendre l'«hétérolinguisme» de l'original, défini par Rainier Grutman comme «la présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale» (2012, p. 50; en italique dans l'original).

paru intéressant d'explorer et de comparer. Les deux textes illustrent des variétés non natives du français, c'est-à-dire des systèmes linguistiques intermédiaires et autonomes, instables mais dotés d'une cohérence interne, par lesquels passe l'apprenant de langue étrangère dans l'utilisation d'une langue cible et qu'il est convenu d'appeler « interlangue » (Selinker, 1972). Ces variétés s'observent sporadiquement dans *Rue des Italiens*, où plusieurs variétés cohabitent, et plus largement dans *Les amandes amères*, en tant qu'idiolecte d'un des personnages principaux.

De cette notion d'interlangue qui a eu un grand impact sur la recherche en linguistique de l'acquisition et sur la didactique des langues, nous ne retiendrons que les aspects essentiels pertinents à la présente étude. L'interlangue décrit un système de formes qui, tout en étant provisoires, accomplissent des fonctions cognitives et communicatives similaires, du moins en partie, à ce qui se vérifie pour toute langue (Pallotti, 2017). En effet, les productions langagières d'un apprenant ne constituent pas « un fouillis de phrases plus ou moins déviantes, plus ou moins parsemées d'erreurs, mais un système gouverné par des règles précises, même si ces règles correspondent en partie seulement à celles de la langue d'arrivée » (Pallotti, 1998, p. 21 ; notre trad.). Si l'on admet que les connaissances de l'apprenant ne constituent pas « un magma informe », les énoncés qu'il produit « jouissent [...] d'une sorte de présomption d'intelligibilité ou d'interprétabilité, celle-ci reposant sur l'existence de régularités linguistiques » (Porquier et Py, 2004, p. 22-23).

Cette vision de l'interlangue, partagée par d'autres chercheurs (dont Galligani, 2003, p. 142), coexiste à côté d'une autre qui considère l'interlangue comme une variété réduite de la langue d'arrivée (évoquée par Mori, 2007, p. 25). Selon Rémy Porquier et Bernard Py, cela s'explique par le fait que « les pratiques verbales de l'apprenant diffèrent à bien des égards de celles des locuteurs natifs », puisqu'elles ne se basent pas « sur un consensus social étendu dans le temps, l'espace et une communauté sociale (consensus matérialisé par la norme des langues naturelles), mais sur [d]es solutions ad hoc [...] improvisées pour résoudre localement les problèmes posés par les circonstances de la communication et/ou de la cognition » (2004, p. 22).

Les travaux réalisés en linguistique de l'acquisition et en sociolinguistique sur le phénomène de l'immigration (dont ceux de Giacalone Ramat, 1993 et 2003) ont permis non seulement de reconstruire le

système de l'interlangue dans ses étapes de développement, mais aussi de décrire de façon approfondie les situations de contact des langues (Vedovelli *et al.*, 2001) et les contextes sociaux d'apprentissage linguistique spontané (Vietti, 2002). L'apport de ces travaux est significatif dans le cadre de notre étude, tant pour l'analyse et la compréhension des romans examinés que pour la prise en compte de leurs traductions, puisque ce sont les passages contenant ces usages linguistiques non normatifs constituant les « zones significantes » (Berman, 1995, p. 70) qui ont retenu notre attention.

La traduction de parlars « “déviant[s]”, “défectueux” ou “illicite[s]” » (Lane-Mercier, 2000, p. 159), « non standard » (*ibid.*, p. 160) ou « non normatifs » (*ibid.*, p. 161), expressions d'« un Autre socioculturel » (*ibid.*, p. 159), a notamment été examinée dans le cadre de la problématique des sociolectes, terme générique qui peut fonctionner comme hyperonyme pour désigner des variétés fondées sur un ensemble plus restreint de paramètres, dont les variétés diastratiques et diatopiques, sachant combien ces cloisons sont perméables et à quel point elles permettent des superpositions, un sous-groupe pouvant se caractériser à la fois par son appartenance sociale et sa provenance géographique (Chapdelaine et Lane-Mercier, 1994, p. 8). Dans ses emplois fictifs, l'interlangue nous semble entrer de plein droit parmi ces parlars « qui se donnent pour “autres” [...] sur le plan des particularités linguistiques qu'ils manifestent ou sur celui des connotations et des présupposés socio-idéologiques sous-jacents qu'ils affichent » (*ibid.*). Comme toute recreation littéraire d'une variété linguistique, l'interlangue se plie à des contraintes de lisibilité (Chapdelaine, 1994, p. 14) qui l'éloignent nécessairement de tout « réalisme servile » (Carpentier, 1990, p. 75) pour évoquer plutôt « une illusion du réel » (*ibid.*, p. 89). Ces contraintes orientent le choix des marqueurs censés réaliser cet effet de distance par rapport à la norme, cet « écart » (*ibid.*, p. 73) qui constitue le propre de toute variété linguistique. Étant donné que l'évocation d'un parler non standard se situe à l'intérieur d'un projet littéraire, il importe également de définir sa fonction dans celui-ci et de chercher à la maintenir dans le passage traductif pour le public d'arrivée (Grutschus, 2016, p. 577).

Isabelle Génin (2001) aborde la traduction des « voix exotiques » dans une étude de cas consacrée aux personnages non anglophones de *Moby-Dick*, sans toutefois faire référence ni à l'interlangue ni à la perspective acquisitionnelle. Dans sa contribution, le problème est

implicitement inscrit à l'intérieur de la variation sociolinguistique étant donné que les parlers décrits sont considérés comme significatifs de l'origine sociale et nationale des locuteurs. Face au traitement hétérogène de cet aspect de la caractérisation des personnages «exotiques» par Melville, et faute d'une «vision globale» du problème, les traducteurs manifestent un «malaise» dans leurs versions françaises qui les empêche de faire entendre la variation aux lecteurs francophones de manière crédible et efficace par rapport au dessein de l'auteur. Selon Génin, «à défaut d'une connaissance approfondie des particularités des voix exotiques» les traducteurs tombent facilement dans un «codage arbitraire» dont «le résultat est souvent réducteur» et excessivement stylisé en fonction des modèles littéraires disponibles, ce qui multiplie «le risque de déformation et de caricature» (2001, p. 261). C'est justement pour éviter ce piège que nous croyons que la linguistique de l'acquisition pourrait procurer des connaissances favorisant une prise de conscience de la part du traducteur et donc une meilleure adéquation de ses réponses au traitement de la représentation de l'interlangue, en cohérence avec le projet esthétique original et visant à la «poéticité»² (Berman, 1995, p. 92) de la traduction qui en résulte.

1. *Rue des Italiens*

Rue des Italiens de Girolamo Santocono est une œuvre extrêmement représentative de la situation et des revendications de toute une génération qui s'y est reconnue, celle des «Ritals³ nouveaux» de Belgique, les «nouveaux immigrés italiens», ceux de la deuxième génération (Morelli, 1988, p. 314). Reçu comme une sorte d'«autobiographie collective» (Morelli, 2003, p. 526), ce roman est aussi considéré comme «LE livre révélant aux Belges l'existence de la communauté italienne» (*ibid.*, p. 528). Il se caractérise par une écriture plurilingue qui est à l'image de la diversité sociale et langagière du milieu dans lequel évolue le héros, l'immigré sicilien Girolamo. D'inspiration largement autobiographique, le roman fait de ce trait de style un élément de réalisme dans le tableau d'une société où l'alternance, la mixité et les rapports entre codes divers reflètent le questionnement identitaire des communautés qui cohabitent. La langue de rédaction,

2. «La *poéticité* d'une traduction réside en ce que le traducteur a réalisé un véritable travail textuel, *a fait texte*, en correspondance plus ou moins étroite avec la textualité de l'original» (Berman, 1995, p. 92; en italique dans l'original).

3. «Rital» est un nom à l'origine péjoratif donné aux immigrés italiens en contexte francophone européen.

le français, s'y trouve déclinée dans ses variantes populaires et familiaires, et accueille wallonismes, italianismes, sicilianismes et autres exemples, citations, expressions de dialectes italiens. Cette pluralité de registres et d'idiomes se manifeste dans le roman tant dans les parties diégétiques que mimétiques, où elle atteint sa plus large manifestation, et offre des exemples de la représentation de la langue approximative des compatriotes du héros. Celle-ci obéit à un souci de vraisemblance visant à suggérer les compétences linguistiques inégales et les performances hésitantes et fluctuantes des locuteurs immigrés. Pour reprendre les pôles décrits par Anthony Pym (2000) dans son étude des fonctions de la variation linguistique, nous retiendrons que chez Santocono, à la dimension d'authenticité qui préside à l'évocation de cet hétérolinguisme se superpose parfois un effet de parodie bienveillante qui découle du regard ironique teinté de tendresse et de solidarité que porte l'auteur sur les habitants du quartier italien de la commune wallonne de Morlanwelz. Cet effet contribue d'ailleurs à l'humour et au ton enjoué qui caractérisent le roman (comme on le verra dans les exemples 1 à 5 présentés dans les pages qui suivent).

Conformément à ce qui se passe dans des contextes migratoires réels, les enfants nés en Belgique ou qui y sont arrivés en bas âge et ont été scolarisés en français n'ont aucune difficulté à maîtriser la langue locale. Par contre, leurs copains émigrés tardivement ressentent davantage le déracinement culturel et linguistique, et peinent non seulement à gommer leur accent, mais aussi à enrichir leur vocabulaire et à exprimer de nouveaux concepts⁴. Les premières générations d'immigrés sont pour leur part caractérisées par une interlangue fossilisée, par l'alternance codique (ou *code-switching*) et par le mélange de codes (ou *code-mixing*) (Eloy, 2003; Pasquandrea, 2008). Dans le roman de Santocono, le père du héros, Mariano, est le personnage qui illustre le mieux cette hybridité langagière, qui se reflète dans un mélange d'italien, de français correct et de français macaronique.

Comme le montreront les exemples présentés à la section 3.1, la représentation du parler des immigrés emprunte dans *Rue des Italiens* des modifications orthographiques aptes à évoquer pour un lecteur francophone la prononciation du français à l'italienne, par le cumul des traits phonétiques les plus ardues pour les italophones, soit le [ʁ]

4. Voir notamment Giacalone Ramat (1993, p. 354) à propos de l'importance liée à l'âge de l'apprenant : « quanto più giovane è un apprendente, tanto maggiore è il vantaggio nel processo di apprendimento » (« plus un apprenant est jeune, plus il est favorisé dans le processus d'apprentissage »; notre trad.).

uvulaire, la voyelle [y], la fricative [ʒ] et le *e* muet [ə]. Cela reflète l'état de la recherche en acquisition des langues voulant que la phonologie soit l'aspect le plus difficile à assimiler pour un apprenant adulte et celui où le transfert – «l'influence» (Pallotti, 1998, p. 59) – de la langue maternelle joue le rôle principal⁵. D'ailleurs, «l'accent est d'habitude le premier aspect exploité par les auteurs tentant d'évoquer à l'écrit un parler associé à un sous-groupe régional ou social» (Buzelin, 2000, p. 209), puisqu'il permet de «créer un effet de réel à peu de frais» (*ibid.*, p. 210) par le recours à des procédés assez conventionnels.

Toutefois, le regard sociologique chez Santocono (qui a fait des études de sociologie) paraît l'emporter sur le souci d'exactitude et de systématisme dans la notation des variétés linguistiques représentées, que ce soit celle des immigrés ou des autres personnages. Dans une sorte de déclaration de poétique, l'auteur affirme clairement la priorité qu'il attribue à la valeur sociale du langage : «le mot ne m'intéresse que s'il véhicule du social, s'il parle de la vie des gens» (Santocono, 1995, p. 684), ce à quoi il ajoute : «le quotidien de l'immigration italienne en Belgique ne peut s'appréhender si on l'extrait de son "jus" linguistique»⁶.

2. *Les amandes amères*

Les amandes amères de Laurence Cossé est basé sur une expérience de l'auteure qui s'est occupée de l'alphabétisation d'une Marocaine âgée. Dans une entrevue accordée en 2011⁷, la romancière s'explique sur l'origine de cette œuvre dont le statut oscille entre celui de «roman», par l'inévitable quoique «minime» part de fiction, et celui de «récit», par sa proximité avec le processus réel qui s'est déroulé et le modèle ayant inspiré le personnage de l'apprenante. L'expérience est transposée dans la relation entre Édith, traductrice professionnelle, et sa domestique Fadila, totalement analphabète, qu'Édith veut aider à apprendre à lire et à écrire, sachant que des compétences au moins rudimentaires en la matière sont indispensables pour son insertion sociale. C'est le

5. Voir Giacalone Ramat (1993, p. 394) sur ces «stratégies de substitution» au niveau phonologique entre L1 et L2, et Bernini (2010) sur la phonologie comme la composante du système linguistique «la plus perméable aux interférences» et «la plus susceptible de fossilisation» (notre trad.). Voir également Berruto (2012, p. 219) sur le risque de fossilisation précoce à cet égard.

6. Correspondance par courrier électronique, 12/12/2018.

7. Diffusée sur le site de la Librairie Mollat : <https://www.mollat.com/livres/52797/laurence-cosse-les-amandes-ameres>. Les citations reproduites dans cette section proviennent toutes de cette entrevue.

début d'une aventure ponctuée par de lents progrès et des moments de désarroi qui sont l'occasion pour illustrer et commenter, sur un ton objectif et presque scientifique, les tentatives d'écriture et de lecture de l'élève, scrupuleusement notées au fil des mois. Il en résulte des pages méthodologiques qui étalent une profondeur d'analyse redevable à la didactique des langues et manifestent une connaissance remarquable des dimensions psycholinguistiques de l'alphabétisation adulte.

Dans cette même entrevue, Cossé insiste sur la «fidélité» par rapport au modèle qui préside à la restitution de la langue de Fadila. Elle dit avoir tenu un journal dans le but de recenser pas à pas, de manière très technique et méticuleuse, le processus d'apprentissage de son élève afin d'essayer de comprendre les mécanismes observés ; c'est ce journal qui a servi de base à la rédaction du roman. Celui-ci se veut un hommage à une femme représentative «de ces immigrés de l'ombre qui n'ont pas la parole» et qui pourtant ont beaucoup à dire, non seulement sur leur histoire, mais aussi sur leur civilisation d'accueil. Le roman décrit «l'exclusion dans l'exclusion» qui est vécue par les étrangers analphabètes, la double marginalisation dont ils sont victimes, mais également la naissance d'une amitié qui s'est nouée entre les deux femmes et l'échange mutuel d'expériences et de savoirs. Cette intention explique la perspective respectueuse avec laquelle est abordée la langue de Fadila, totalement exempte de connotations parodiques ou caricaturales et «prise sur le motif». L'auteure dit avoir transcrit les phrases de sa domestique – surprenantes par leur contenu, comportant souvent des prises de position politiques et sociologiques – dans «ce français qui n'est pas exactement du français», «un français un peu refait, recomposé, un mauvais français, un français fautif mais extrêmement poétique et drôle».

On peut donc estimer que la représentation de l'idiolecte de Fadila obéit de près à son modèle, tout en sachant qu'une certaine dose de stylisation littéraire, ne serait-ce que dans la sélection des traits considérés pertinents, est inévitable. Dans *Les amandes amères*, la langue de Fadila comporte des caractéristiques du français parlé par les migrants de longue date, telles que décrites par Stéphanie Galligani (2003) : simplifications grammaticales, déviation par rapport à la norme, utilisation de verbes non conjugués, énoncés au participe passé, usages idiosyncratiques et fossilisés. L'expérience d'apprentissage de Fadila recouvre en outre les difficultés spécifiques des arabophones, qui sont notamment confrontés à un système graphématique différent

et particulièrement difficile à maîtriser pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'écrire, même dans sa langue maternelle (Lycée Français de Jérusalem, 2010; El Houdna, 2015).

3. Les traductions italiennes

Rue des Italiens et *Les amandes amères* confirment les observations de Reine Meylaerts à propos des textes multilingues : inscrits dans des phénomènes interculturels et de façon à « rendre justice à la complexité » de ces phénomènes (2004, p. 309), ces textes gagnent à être appréhendés par une « combinaison de la perspective textuelle, discursive, socio-institutionnelle, sociologique » (*ibid.* ; en italique dans l'original), à laquelle on peut ajouter, pour ce qui est de l'interlangue, la linguistique de l'acquisition. Une approche interdisciplinaire s'avère aussi féconde que nécessaire lorsqu'il s'agit d'envisager la perspective traductive, puisqu'il faut réfléchir tant aux enjeux de la représentation littéraire de l'interlangue (évidemment distincte de la transcription scientifique; Traverso, 2002) qu'aux modalités de restitution de sa fonction au sein du texte et de son effet sur le lecteur. Car l'interlangue peut être ramenée à un autre aspect de l'hétérolinguisme qui demande d'abord à être considéré dans son rôle d'écart par rapport à la norme dans l'économie globale de l'œuvre et du point de vue du destinataire. La collaboration de celui-ci, toujours indispensable à la construction du sens dans la dynamique de la lecture (Eco, 1979), s'avère particulièrement précieuse pour reconnaître la valeur de la variation sur la base de sa propre expérience ou de son encyclopédie personnelle (Buzelin, 2000, p. 226; Génin, 2001, p. 259; Pugliese, 2016, p. 130).

Les traductions italiennes de *Rue des Italiens* et *Les amandes amères* ont été promues par des maisons d'édition à forte vocation sociale et interculturelle, sans doute en raison des thématiques abordées dans ces deux romans. La maison Gorée, qui a fermé ses portes définitivement en 2013, était une petite maison d'édition de la province de Sienne marquée par une attention toute particulière pour les sujets liés à l'immigration. E/O est pour sa part un éditeur romain aujourd'hui très important à l'échelle internationale, réputé pour son goût des découvertes, pour ses tentatives d'importation de littératures et d'auteurs étrangers moins connus et pour la rigueur de ses traductions.

Les versions italiennes des deux romans mettent en œuvre des stratégies textuelles divergentes pour rendre les interlangues transitoires ou stabilisées représentées dans les versions originales, ce qui peut s'expliquer par la distance entre les projets traductifs respectifs

(*infra*, sections 3.1 et 3.2). Comme le montrera notre analyse, la traduction du roman de Cossé reflète une prise de conscience plus aiguisée des problématiques liées à la restitution de ces «variétés d'apprenants» («*learner varieties*», Klein et Dittmar, 1979).

3.1 *Rue des Italiens* (2006)

La traduction italienne du roman de Santocono a été publiée vingt ans après la version française originale et en a conservé le titre. Le péri-texte insiste sur l'intérêt sociologique de l'œuvre et affiche l'objectif de susciter une réflexion sur l'altérité et l'étranger, réflexion d'autant plus opportune dans le nouveau contexte migratoire du pays d'arrivée, l'Italie. Le traducteur, le sicilien Angelo Maddalena, est une figure éclectique qui réunit intérêts sociologiques, théâtraux et littéraires, n'a pas de formation professionnelle ni linguistique et n'a pas réitéré l'expérience traductive après cet essai isolé, sur lequel il ne s'est d'ailleurs exprimé nulle part. Son travail apparaît globalement très inégal et parfois négligé, mais il est tout de même possible d'isoler les macrostratégies utilisées pour rendre l'aspect formel le plus caractéristique de l'original, à savoir la coprésence de langues et de variétés linguistiques.

Comme le montre en détail une précédente étude (Nannoni, 2016), le projet traductif de Maddalena semble vouloir entériner la distance entre les deux cultures en contact, la belge et l'italienne, par une attitude très conservatrice à l'égard des éléments porteurs de l'altérité linguistico-culturelle du contexte de départ (dont les citations en dialecte wallon et certaines *realia*). Cette attitude va de pair avec l'accentuation de facteurs suggérant l'appartenance italo-sicilienne, visible dans une plus ample introduction du dialecte sicilien, notamment en fonction affective ou expressive. On remarque la même approche traductive dans les scènes qui restituent des dynamiques de négociation entre des personnages de langue maternelle différente, où il y a alternance et hybridation de codes. Ces rencontres de langues sont à peine adaptées au nouveau contexte de lecture pour garder leur valeur presque documentaire d'une réalité sociologique, en dépit des obscurités supplémentaires qui peuvent en découler (un italo-phoné ne comprend pas nécessairement le sicilien ni, à plus forte raison, le français là où il demeure en filigrane).

Le caractère disparate de cette traduction ressort également dans les dialogues relevant de l'interlangue, où le traducteur alterne des passages presque entièrement retranscrits tels quels, des passages

traduits ou adaptés en partie et des passages totalement écrits en italien standard, avec tout au plus le recours à l'italique pour souligner l'exotisme de certaines phrases. Ce mélange s'observe en premier lieu dans la traduction du parler de Calo, personnage qui est déjà adolescent quand il quitte son village natal en Sicile pour rejoindre son père en Wallonie. Il est d'emblée connoté très positivement, puisque c'est un garçon qui suscite l'admiration des petits Ritals par sa désinvolture de mœurs et son expérience ; sa caractérisation est prolongée dans l'évocation de ses défauts de prononciation qui, tout en suscitant l'hilarité de ses camarades, ne ternissent aucunement son prestige. Le traducteur rend l'idée d'un parler plus bizarre que maladroit en reprenant les phrases de Calo sans trop se soucier du lecteur italophone. Il garde l'orthographe française utilisée dans l'original pour souligner les distorsions phonétiques ressenties par un destinataire francophone (« Bonjur », « mo'ur ») et introduit quelques mots en italien (« un giro vicino », où l'option « ggiro » suggère un improbable redoublement consonantique initial). Le traducteur banalise en outre l'image synesthésique (« il gardera dans la bouche ce petit goût d'ail et de basilique ») liant les habitudes gastronomiques italiennes à une phonologie reconnaissable et stabilisée (le [r] roulé et l'indistinction entre [u] et [y]) par une interprétation au pied de la lettre qui aboutit à une indication concrète concernant son haleine habituelle (« emanava dalla bocca un odore d'aglio e basilico » [il émanait de la bouche une odeur d'ail et de basilique]) :

ex. 1a

Toute sa vie, et comme la plupart des garçons dans son cas, il gardera dans la bouche ce petit goût d'ail et de basilique qui fait rouler le « r » et confondre les « u » avec les « ou ». « Bonjur', on va faire oun tur près dou mour » qu'il disait. Nous, on rigolait comme des tordus et lui, il nous envoyait péter. Car, lorsque sous notre pression, il essayait de prononcer correctement, nous, on rigolait encore plus parce que ça donnait un truc comme : « thu vi'ien faire hun' to'ur près dhu mo'ur » qu'il disait. (Santocono, 1986, p. 140)

ex. 1b

Come la maggior parte dei ragazzi come lui, Calo emanava dalla bocca un odore d'aglio e basilico mentre arrotava le « r » e confondeva le « u » con la desinenza « ou ». « *Bonjur'*, andiamo a fare un giro vicino al *mour...* » diceva. Noi ridevamo come degli scemi e lui ci mandava a quel paese. Se poi, dietro la nostra insistenza, provava a pronunciare correttamente, noi ridevamo ancora di più perché venivano fuori delle

cose del tipo: «*thu vi'ien faire un ggiro vicino abu mo'ur*». (Santocono, 2006, p. 141; en italique dans le texte)

Les réalisations linguistiques de Peppe, un autre adolescent émigré tardivement, imitent dans la version originale le français parlé par un italien et présentent des interférences réalistes, comme les finales toujours toniques et le roulement du [r]. Dans la version italienne, elles sont simplement retranscrites, ce qui peut créer une opacité sémantique pour un italoophone. Le faux sens de la présentation initiale corrobore l'idée d'une traduction assez hâtive et superficielle (l'incipit équivaldrait à la phrase suivante : « dans mon souvenir il conservera toute sa vie cette vague senteur de sauce tomate dans l'accent, qui a fini par devenir un motif de sympathie »).

ex. 2a

Comme Calo, il va garder toute sa vie ce petit accent de sauce tomate qu'il finira même par entretenir plus tard. « A causé dou charrmé qué ça donné » dira-t-il. (Santocono, 1986, p. 152)

ex. 2b

Al pari di Calo, nel mio ricordo conserverà per tutta la vita quel vago sentore di salsa di pomodoro nell'accento, che ha finito per diventare un motivo di simpatia. « *A causé dou charmé qué ça donné* », come diceva. (Santocono, 2006, p. 154, en italique dans le texte)

La représentation de l'interlangue des immigrants italiens n'est pas restreinte à la seule phonologie; chez ces garçons, elle est également caractérisée par des approximations lexicales qui donnent parfois lieu à des équivoques amusantes pour leurs copains ainsi qu'à des créations qui renvoient au procédé du calque. En parlant de leurs présumés exploits sexuels, Calo et Peppe emploient des mots comme « *chiavait* » (Santocono, 1986, p. 149) et « *strophinages* » (*ibid.*, p. 154), qui correspondent respectivement au verbe italien « *chiavare* »⁸ employé à l'imparfait et à une forme substantive non attestée en italien dérivée du verbe « *strofinare* », qui signifie « *frotter* »⁹. Dans l'original, le narrateur fournit en note non seulement les équivalents français de « *chiavait* » et de « *strophinages* », mais aussi des commentaires métalinguistiques sur ce procédé de création lexicale : « La deuxième génération d'Italiens a construit ainsi tout un langage en puisant des mots dans les patois

8. Il s'agit d'un mot vulgaire correspondant à « *baiser* ».

9. « *Strofinaggio* » n'existe pas en italien; le substantif dérivé du verbe « *strofinare* » est « *strofinamento* ».

de leurs parents et en y ajoutant des terminaisons françaises» (*ibid.*). Cela correspond au mécanisme, jugé fréquent entre langues proches, de création de «barbarismes» qui montrent une maîtrise d'un suffixe français rattaché à un radical italien, comme il a été observé dans le cadre d'études sur l'interlangue d'apprenants italophones en français (Jamet, 2009, p. 55). Dans les deux cas, le traducteur supprime la note explicative et se limite à garder les mots en question entre guillemets pour indiquer qu'il s'agit de citations. Il introduit le correspondant italien dans le premier cas («chiavava»; Santocono, 2006, p. 150) et, dans le second cas, il retranscrit la création lexicale originale en italique («*strophinages*»; *ibid.*, p. 156). On peut s'étonner qu'une traduction réalisée dans le cadre d'un projet éditorial marqué par une forte portée sociologique n'ait pas saisi cette occasion pour commenter ces néologismes révélateurs d'un point de vue non seulement linguistique – la néologie faisant partie des ressources de l'interlangue¹⁰ – mais identitaire, puisqu'ils dénotent une superposition de repères culturels et la recherche d'un équilibre¹¹.

Ailleurs, le traducteur semble vouloir donner un avant-goût de la langue métissée des immigrés, qu'il représente initialement de près pour ensuite rétablir l'intelligibilité du passage en revenant uniformément à l'italien, la langue d'arrivée. C'est ce que reflètent les exemples ci-dessous, tirés d'une conversation entre Mariano et le directeur de l'école de son fils au sujet d'une possible orientation de ce dernier vers une filière manuelle, parcours presque obligé pour les enfants issus de l'immigration. La reconstruction de l'idiolecte de Mariano, associée à son comportement souvent déplacé dans certaines situations, ici comme ailleurs dans le roman, peut faire sourire par sa maladresse; il n'en reste pas moins que le regard du narrateur est toujours indulgent et corrobore le portrait positif de celui qui est le dédicataire du livre :

ex. 3a

– Missioù lo direttore, vous parlez dou mestir manuale pourquoi vous né l'avez djamaï fait! Ma moi qué dje sais, dje sais ossi qué sé né pas bon!
(Santocono, 1986, p. 144)

10. Les néologismes figurent parmi les «stratégies de communication» activées en L2 qui sont décrites par Selinker (1972) et reprises par Bosisio (2012, p. 72).

11. Voir Giacalone Ramat (1993, p. 353) : les recherches sociolinguistiques ont depuis longtemps montré que «la lingua è parte essenziale nei processi di formazione di un'identità sociale e culturale» («la langue est une partie essentielle dans les processus de formation d'une identité sociale et culturelle»; notre trad.).

ex. 3b

– *Missiòu lo direttore, vu perlè du mestier manuale pourquoi vous né l'avez djamaï fait. Ma moi qué dje sais, dje sais ossi qué sé nè pas bon!* (Santocono, 2006, p. 145 ; en italique dans le texte)

ex. 4a

[Mariano se met à « engueuler » son fils « en français », devant le directeur] :

– Dje te l'avou detto ché al post' de liré des librés de cow-boys, tou dois studier dans les librés justés... Figlù di mulu! (Santocono, 1986, p. 145)

ex. 4b

– *Dje te l'avou detto ché al post' de liré des librés de cow-boys, tou dols [sic] studier dans les librés justés... Figiù di mulu!* (Santocono, 2006, p. 145, en italique dans le texte)

ex. 5a

– Ma che cazzo di scuola ça est ici ? s'est-il écrié brusquement, c'est né pas djouisté... Dje va escrir al ministro... al Ré... al sindacato... al... al... (Santocono, 1986, p. 145)

ex. 5b

– Ma che cazzo di scuola è questa qui ? - ha esclamato bruscamente. - Non è giusto... Io scrivo al ministro... al Re ... al sindacato... al... al... (Santocono, 2006, p. 146)

Les exemples 3b et 4b reprennent la formulation originale avec de légers ajustements orthographiques non systématiques et reflètent les erreurs phonétiques interférencielles déjà évoquées, notamment les fricatives prononcées comme des affriquées (« djamaï », « dje », « djouisté »), la réalisation toujours tonique du « e » placé en fin de mot (signalée par un accent) et l'absence de discrimination entre [u] et [y] (signalée par l'usage du digramme « ou » au lieu de « u »). Ce dernier phénomène peut être ramené à ce que la linguistique de l'acquisition définit comme de l'hypodifférenciation, à savoir la superposition de deux phonèmes, erreur de prononciation parmi les plus récurrentes dans une langue seconde, sous l'influence de la langue maternelle (Bernini, 2010). Ce transfert est tout aussi évident au niveau lexical (par les emprunts¹² « direttore », « manuale », « ma ») et syntaxique (comme le montre l'usage de « pourquoi » calqué sur l'italien « perché »),

12. Selon Giacalone Ramat (1993, p. 397), l'emprunt lexical est parmi les phénomènes d'interférence les plus fréquents et universels.

qui s'applique tant aux interrogatives directes qu'aux subordonnées causales)¹³. Il faut souligner dans le texte de départ l'alternance codique avec le dialecte sicilien pour l'expression de l'affectivité¹⁴ (« Figlù di mulu », ex. 4a), que le traducteur – lui-même sicilien – non seulement conserve mais corrige d'un point de vue linguistique (ce qu'il fait, au besoin, dans toutes les répliques en sicilien) : « Figiù di mulu » (ex. 4b). Dans l'exemple 5b, le mélange de codes original, porteur d'enjeux identitaires et particulièrement significatif d'un point de vue sociolinguistique, est totalement neutralisé par l'italien.

Nous pouvons par conséquent conclure à une position traductive qui échappe à toute tentative de définition cohérente et qui semble généralement se contenter de susciter une impression dépaysante assez confuse, ne prenant pas en compte la complexité du passage traductif et le changement de destinataire. Il est indéniable que traduire un texte hétérologue s'avère particulièrement compliqué quand la langue d'arrivée est l'une de celles qui participent au multilinguisme dans le texte de départ, puisque cela augmente le risque d'homogénéisation de la diversité linguistique (Grutman, 2009, p. 184). Or, dans la version italienne de *Rue des Italiens*, la restitution de l'interlangue n'est aucunement problématisée, en dépit de sa pertinence pour la caractérisation des personnages et pour la compréhension de leur histoire personnelle. Cela est confirmé par l'absence quasi totale de notes du traducteur à cet égard, ce qui va à l'encontre de la tendance observée par Rainier Grutman (2012, p. 76) « à habiller l'hétérologue » de paratextes destinés à faciliter une lisibilité souvent compromise.

3.2 *Mandorle amare* (2012)

La version italienne du roman *Les amandes amères*, publiée sous le titre *Mandorle amare*, est parue un an après la version originale. Elle a été réalisée par Alberto Bracci Testasecca, traducteur littéraire chevronné qui a fait connaître au public italien maints romanciers francophones et qui n'hésite pas à parler de son métier (dans des entrevues, des notes du traducteur, etc.). Comme cela est parfois le cas, Testasecca est passé de la traduction à la création littéraire ; il a en effet publié quelques romans de son cru.

13. Voir Giacalone Ramat (1993, p. 365), sur cette surextension typique des italo-phones.

14. Il s'agit d'un comportement langagier réaliste, puisque le dialecte d'origine garde souvent un rôle affectif ou expressif en contexte migratoire (Pasquandrea, 2008, p. 22).

Dans *Mandorle amare*, Testasecca manifeste une attitude consciente vis-à-vis de son travail et des enjeux qu'il comporte. Il recourt à des stratégies qui visent à restituer globalement l'impression d'une interlangue pour des lecteurs italiens, par une sorte de « relocalisation » ethnocentrique correspondant à un équivalent socioculturel (Grutman, 2012, p. 65). Comme il l'affirme à propos de sa manière générale de traduire¹⁵ et comme il nous l'a confirmé au sujet de *Mandorle amare*¹⁶, Testasecca a misé sur l'effet du texte et sur la restitution des sensations éprouvées par le public de départ, convaincu de la primauté du sens par rapport à la forme, position proche de l'équivalence dynamique prônée par Eugene Nida (1965) et de la notion d'équivalence fonctionnelle reprise par Umberto Eco (2003, p. 80). Évoquant indirectement la célèbre métaphore pondérale cicéronienne¹⁷, Testasecca dit avoir cherché à recréer une écriture erronée ayant plus ou moins le même « poids » que l'original et pouvant fonctionner sans altérer les « équilibres » de l'histoire. Sa démarche rappelle la définition que donne Valery Larbaud de la traduction comme « pesée de mots » et des traducteurs comme « peseurs de mots », toujours à la recherche d'un équilibre satisfaisant au moyen d'une « balance » invisible et sensible aux moindres écarts (1946, p. 31-32)¹⁸. Questionné sur les stratégies qui caractérisent son approche, Testasecca mentionne la force de l'intuition et la connaissance personnelle de la romancière Laurence Cossé. Il précise par ailleurs qu'il n'a jamais suivi de formation en théorie de la traduction et ne mentionne pas s'être documenté sur l'apprentissage des langues secondes.

Par la position traductive qu'il adopte, Testasecca renonce à rendre symétriquement toutes les « déformations » linguistiques point par point ; il opte plutôt pour des choix compensatoires qui rééqui-

15. Voir la note du traducteur dans *Piccoli crimini coniugali*, traduction de *Petits crimes conjugaux* d'Eric-Emmanuel Schmitt, Rome, E/O, 2004.

16. Correspondance par courrier électronique, mars 2017.

17. Cicéron, *Du meilleur genre d'orateurs*, cité dans Ballard (2007, p. 40) : « Je n'ai pas cru nécessaire de rendre mot pour mot ; c'est le ton et la valeur des expressions dans leur ensemble que j'ai gardés. J'ai cru qu'il me fallait payer le lecteur non pas en comptant, pièce par pièce, mais pour ainsi dire en pesant la somme en bloc. »

18. « L'essentiel est la Balance où nous pesons ces mots, car tout le travail de la Traduction est une pesée de mots. Dans l'un des plateaux nous déposons l'un après l'autre les mots de l'Auteur, et dans l'autre nous essayons tour à tour un nombre indéterminé de mots appartenant à la langue dans laquelle nous traduisons cet Auteur, et nous attendrons l'instant où les deux plateaux seront en équilibre » (Larbaud, 1946, p. 31-32).

librent le résultat final en agissant sur des moments différents du texte. Cette méthode agit sur un plan d'ensemble et se rapproche de la logique de la compensation proposée dans certaines études visant la traduction de sociolectes (Carpentier, 1990, p. 84) ou la traduction tout court (Eco, 2003, p. 106 et p. 125).

La proximité entre le français et l'italien permet parfois de maintenir dans *Mandorle amare* les mêmes ressources, attestées dans les deux idiomes comme des traits typiques des langues intermédiaires : suppression de l'auxiliaire ou des prépositions, fautes d'accord morphologique, surextension du présent de l'indicatif, abondance de phrases nominales, interférences de la langue maternelle, etc. Par contre, le traducteur opère ailleurs de légères manipulations du texte pour suggérer des approximations ou des déviations par rapport à la norme qui sont plus plausibles dans un italien parlé par un étranger ; au besoin, il modifie en conséquence les commentaires métalinguistiques qui accompagnent certaines répliques.

Le passage suivant est exemplaire en ce qu'il condense le projet traductif de Testasecca. Le traducteur investit énormément sur ce moment crucial de l'entrée dans l'histoire pour donner une clé de lecture de sa manière de procéder :

ex. 6a

Son français est compréhensible mais semé de fautes, notamment de conjugaison, plein d'élisions non habituelles (« J'rien compris », « J'pas venue »), avec des à-peu-près charmants (« Il t'embrasse » pour « Elle vous félicite » – elle emploie indifféremment il et elle, qu'elle prononce presque de la même façon) et, par-ci par-là, une expression parfaite, par exemple « J'ai trop forcé » ou « C'vieille dame, j'peux rien lui refuser. » (Cossé, 2011, p. 13)

ex. 6b

Parla un francese comprensibile ma disseminato di errori, soprattutto di coniugazione, con soppressioni di ausiliari, l'uso ostinato della terza persona (« No capisce », « No viene ») e graziose approssimazioni (« Lui ti saluta » per dire « Lei le manda i suoi rispetti » : usa indifferente lui o lei, che pronuncia quasi allo stesso modo), salvo di quando in quando uscirsene con un'espressione perfetta tipo « Mi sono sforzata troppo » o « La signora anziana ? Non posso rifiutarle nulla. » (Cossé, 2012, p. 12)

Dans ce passage, l'original dépeint efficacement les caractéristiques majeures de l'interlangue de Fadila, des remarques structurelles (les « élisions non habituelles ») et lexicales (« des à-peu-près charmants »)

valables pour plusieurs substrats linguistiques, à celles relatives à la réalisation phonétique d'un arabophone (l'hypodifférenciation entre [i] et [e] ou [ɛ], qui fait en sorte qu'«il» est prononcé comme «elle»; Lycée Français de Jérusalem, 2010, p. 7; Bernini, 2010), ce à quoi s'ajoute une observation sur ce qu'en linguistique de l'acquisition on a coutume d'appeler des «exploits», c'est-à-dire des expressions parfaitement formulées et acceptables qui émergent parfois dans l'interlangue (Pallotti, 1988, p. 26). Il s'agit de phrases ou de bribes de phrases qui ont l'air de «modules préfabriqués de langage» (*ibid.*, p. 25; notre trad.), des formules apprises comme des unités en bloc, non analysées et non indicatives du niveau effectivement atteint dans la production linguistique créative¹⁹. En traduction (ex. 6b), la description de la langue de Fadila emprunte des éléments différents qui sont fonction de l'illustration des divergences structurelles entre les deux idiomes (les «élisions» sont remplacées par un trait commun aux interlangues, soit la suppression des auxiliaires) ou indiquent des choix opérés par le traducteur, qui privilégie tout au long du roman l'usage du présent conjugué à la troisième personne du singulier²⁰. Par cette interpolation du texte, le traducteur annonce ses couleurs et formalise un aspect que les lecteurs reconnaîtront de manière intuitive comme une composante caractéristique de l'italien parlé par les étrangers, notamment au stade initial (Giacalone Ramat, 1993, p. 370-371; Berruto, 2012, p. 219). L'indication concernant la confusion dans la prononciation des pronoms personnels reste intacte puisqu'elle peut fonctionner tant pour le français que pour l'italien parlé par des arabophones (Mori, 2007, p. 45-46; Della Puppa, 2003, p. 145-146), alors que la traduction du dernier exemple donne une phrase beaucoup plus soignée que la phrase originale, qui présentait une élision insolite et une dislocation à gauche propre à l'oralité. Cela vient confirmer la liberté avec laquelle le traducteur a évolué parmi des procédés de signe opposé, hypo et hypertraductifs, pour obtenir un produit final équivalant à l'original.

La stratégie traductive de Testasecca est en général plutôt efficace, et les résultats apparaissent satisfaisants. Dans l'exemple 7 (page suivante), puisé d'une conversation sur la famille royale britannique,

19. Pallotti (1998, p. 26) cite l'exemple d'un apprenant de l'anglais qui dit correctement «I don't know» dans une phrase qui comprend encore des énoncés négatifs rudimentaires du type «no like this».

20. Notons que, dans l'exemple 6b, Testasecca module l'exemplification en fonction de sa stratégie : «No capisce», «No viene».

la paronomase «Coran-Couronne» semble mieux fonctionner en italien (où les sons sont encore plus proches : «Corano-corona») qu'en français, et si le cumul de traits (absence d'auxiliaires, surextension du présent, phrases nominales, usage incorrect des prépositions) dessine en traduction une variété d'interlangue plus basique que l'original, ailleurs cet effet est renversé selon la logique compensatoire que nous avons évoquée :

ex. 7a

- V's a vu ? dit-elle, hilare. Diana : la vieille il a mis l'Coran.
- Le Coran ?
- Oui. Une dame il m'a donné un livre, il a mis l'Coran sur la tête. La reine il voulait pas mais il a gagné.
- Ah, Camilla!
- Oui, elle a marié, il a l'Coran sur la tête.
- La couronne.
- Oui, il a gagné et l'autre, la pauvre, la jolie, elle est morte. (Cossé, 2011, p. 172)

ex. 7b

- Visto ? dice allegra. Diana : vecchia messo Corano.
- Corano ?
- Sì, io guarda su libro mi dà signora. Vecchia messo Corano a testa. Regina no vuole, ma vecchia ce l'ha fatta.
- Ah, Camilla!
- Sì, lei ora sposa, ha Corano a testa.
- Corona.
- Sì, lei sposa. E altra, povera bella, morta. (Cossé, 2012, p. 126-127)

Cette tendance déclarée à poursuivre une équivalence communicative plutôt que sémantique (selon Newmark, 1981) contraste avec le parti pris de maintenir en français les mots inclus dans l'illustration ponctuelle des exercices d'apprentissage de Fadila²¹, ce qui crée une incohérence difficilement contournable sur laquelle le traducteur s'explique en note :

ex. 8a

- Sous les yeux de Fadila elle écrit MOI : « Le voilà, le mot moi. Regardez, ici vous avez le mot FADILA, là le mot MOI : ils sont différents. Vous comprenez ? » (Cossé, 2011, p. 100)

21. Ce procédé est respecté à une exception près : « egoista » (Cossé, 2012, p. 158).

ex. 8b

Sotto gli occhi di Fadila scrive MOI ^(*) « Questa è 'io'. Guardi qui c'è la parola FADILA, e qui la parola MOI : sono diverse. Capisce? » (Cossé, 2012, p. 76)

(*) [N.d.T] *Moi* in italiano «io». Si è scelto di lasciare in lingua originale le parole utilizzate nell'insegnamento per non creare confusione nella scomposizione delle lettere. [*Moi* en italien «io». On a choisi de laisser en langue originale les mots utilisés dans l'enseignement pour ne pas créer de confusion dans la décomposition des lettres.]

L'exemple 8b montre comment Testasecca utilise la note en tant qu'instrument de négociation et comme moyen pour établir les règles du jeu, ce qui donne quelques notes dites « métapragmatiques » (Sardin, 2007, p. 6), c'est-à-dire axées sur la pratique de la traduction et sur la reconnaissance de ses limites et de ses imperfections.

Le traducteur recourt de nouveau à ce genre de note dans le passage suivant, où Édith s'enquiert de la naissance de la petite-fille de Fadila. Le dialogue bute sur quelques incompréhensions attribuables à la façon dont Fadila prononce les voyelles, assimilant «jolie» et «Julie», et ne voyant pas la différence entre «Camélia», «Camilla», «caméléon», ou plutôt ne l'entendant pas, ce qui témoigne de la « surdité phonologique » des arabophones à l'égard d'une bonne partie des voyelles françaises (Lycée Français de Jérusalem, 2010, p. 7). Le traducteur, estimant qu'il était impossible de rendre en italien le premier jeu de mots basé sur la proximité phonétique entre l'adjectif et le prénom («jolie» et «Julie»), a ajouté une note qui révèle ce « jeu d'assonance » dans l'original. Dans le second cas, il reproduit le même mécanisme de départ («Camelia, Camilla, camaleonte»), qui peut fonctionner aussi dans la langue d'arrivée²².

ex. 9a

– Cette fois, le bébé est né, je suppose ?

– Oui, une p'tite fille Julie.

– On l'a appelée Julie ?

– Non! S'pelle Camélia.

Là où Édith a entendu Julie, Fadila disait jolie.

– C'chrétien, ça, Camélia ?

22. Pallotti (1998, p. 61) constate que [e] et [i] sont considérés comme deux variantes d'un même phonème par les arabophones parlant l'italien. Le même phénomène d'hypodifférenciation concerne les sons [o] et [u].

[...]

Camélia, ça dit quelque chose à Fadila. « V'sais, l'princesse il s'est tuée... Camélia, la vieille! »

Édith ne voit pas. La princesse... « Diana? » demande-t-elle.

– Oui!

La lumière se fait : Camilla! La vieille.

– « Non, Camélia, ce n'est pas Camilla », dit Édith. « Ce sont deux mots différents. »

Elle répète les deux noms en accentuant ce qui fait leur différence.

« Et l'p'tite bête comme ça il marche... L'p'tite verte... » Du bout des doigts Fadila imite un petit animal qui trotte.

Cette fois encore Édith met quelques secondes à trouver. « Le caméléon! Non, ce n'est pas le même mot non plus. »

Camélia, Camilla, caméléon : pour l'oreille formée à l'arabe dialectal et à ses rares voyelles, ce doit être à peu près pareil. Le prénom Fadila est parfois transcrit en français Fadela, parfois Fedla. (Cossé, 2011, p. 67-68)

ex. 9b

– Allora. A questo punto sarà nato, immagino.

– Sì, è bambina Julie.

– L'avete chiamata Julie?

– No, nome Camelia.

Édith ha capito Julie, ma Fadila aveva detto *jolie* ^(*).

– È nome cristiano Camelia?

[...]

Camelia ricorda qualcosa a Fadila. « Come principessa che muore incidente... Camelia, la vecchia! »

Édith vede buio. Principessa... « Diana? » domanda.

– Sì!

Ora è chiaro : Camilla! La vecchia!

« Camelia non è la stessa cosa di Camilla » dice Édith. « Sono due nomi diversi. »

Li ripete entrambi, accentuandone le differenze.

« È piccolo animale verde, cammina così... » Fadila fa con le dita il gesto di un animaletto che trotterella.

Ancora una volta, Édith impiega qualche secondo per capire.

«Camaleonte! No, è una parola ancora differente.»

Camelia, Camilla, camaleonte: devono suonare quasi allo stesso modo per un orecchio abituato a un arabo dialectale e alle sue rare vocali. Talvolta in francese il nome Fadila viene trascritto Fadela, o addirittura Fedla. (Cossé, 2012, p. 52-53)

(*) [N.d.T] Jeu de rime entre Julie et *jolie*, «carina», «graziosa».

L'exemple 9a montre d'autres erreurs interférencielles qui renvoient au cadre d'une langue intermédiaire typique des apprenants en situation migratoire : la phrase nominale qui s'ancre au contexte et fait l'économie de la copule («C'chrétien, ça, Camélia?»), les fautes de conjugaison («V'sais»), le dédoublement du sujet (avec une confusion sur le genre : «l'princesse il s'est tuée») ²³. Le traducteur utilise des moyens diversifiés pour produire cette impression d'interlangue, notamment en ajoutant une phrase nominale («nome Camelia») et en jouant sur la juxtaposition pour éviter les connexions prépositionnelles («principessa che muore incidente...»), bien que, sans doute pour mettre à l'aise son lecteur italien, il explicite l'allusion à l'accident dans lequel est morte Diana Spencer dans une construction relative qui relève d'une textualité propre aux niveaux plus avancés de l'interlangue.

L'impression générale que l'on retire de la lecture de *Mandorle amare* est que les moyens utilisés pour évoquer la langue de Fadila évitent tant la banalisation que le ridicule ²⁴ et qu'ils recréent une vraisemblance conversationnelle porteuse de l'altérité culturelle de la locutrice et de la dimension pragmatique et sociale de l'interlangue comme instrument communicatif.

Quelques éléments de conclusion

Malgré les différences observées dans les projets traductifs examinés, on peut établir que, étant donné la nature des romans concernés, il s'agit dans les deux cas d'«overt translation» (House, 2015, p. 54), à savoir de traductions tellement marquées par l'adhésion des originaux

23. L'omission du verbe «être» et le dédoublement du sujet comptent parmi les interférences morphosyntaxiques des arabophones marocains apprenant le français : «l'accident mauvaise» pour «l'accident est malheureux» (El Houdna, 2015, p. 9); «Ils parlent les gens dans la fête» pour «les gens parlaient dans la fête» (*ibid.*, p. 10-11). Giacalone Ramat (1993, p. 365) remarque d'ailleurs que l'omission de la copule fait partie des universaux du processus d'apprentissage d'une L2.

24. À quelques exceptions près : voir le recours sporadique à l'expression «no buono» («pas bon»; notre trad.), associée en italien à une imitation plutôt parodique et stéréotypée du parler des étrangers.

à leur(s) langue(s) et à leur(s) culture(s) de départ qu'elles dénoncent leur nature secondaire et entraînent une rupture de l'illusion de la transparence traductive. D'ailleurs, il ne pourrait pas en être autrement dans la traduction d'œuvres qui thématissent des macrophénomènes tels que l'immigration et le multiculturalisme, et qui impliquent, dans le passage à la traduction, des zones textuelles où s'impose dans toute son évidence le décalage entre la langue principale de l'histoire au sens genettien (Genette, 1972, p. 72) – dans notre cas le français avec ses variétés non natives – et la langue du récit, à savoir l'italien du discours narratif. Ce constat entérine ce qu'affirme Sherry Simon à propos de la traduction contemporaine, qui dément à tout moment la traditionnelle «solidarité entre langue, culture et texte» qui fondait la conception romantique dont nous avons hérité (1995, p. 48). De nos jours, la traduction ne permet plus d'adopter un parcours symétrique entre une langue-littérature-nation 1 et une langue-littérature-nation 2, parce que le plus souvent «les langues et les cultures “de départ” sont instables, déjà pénétrées d'altérité» (*ibid.*). Face à des œuvres qui incorporent la diversité, l'instabilité et l'hybridité des idiomes, «la traduction demande à être reconceptualisée» (*ibid.*); elle ne peut plus consister en une opération qui aboutit «à un résultat homogène» (*ibid.*), mais doit plutôt se faire le reflet des identités culturelles du monde contemporain et de leurs incertitudes. Cela inclut également la reconnaissance et la restitution de variétés de langue mises en évidence par le contexte postcolonial et postmoderne (Anthony Lewis, 2003, p. 411), qui échappent à une vision des langues «relativement stable ou uniformisée» (*ibid.*, p. 412).

Devant une telle complexité, nombre de concepts circulant en traductologie doivent être relativisés et adaptés au cas par cas, dont le binarisme entre l'approche sourcière et l'approche cibliste (Meylaerts, 2006, p. 10-11). L'application monolithique et exclusive d'une de ces deux approches – généralement déconseillée par Umberto Eco, qui prône plutôt l'alternance et la flexibilité selon les problématiques de l'original (1995, p. 125) – s'avère souvent intenable et surtout insatisfaisante pour rendre compte de l'ensemble des facteurs et acteurs en jeu. Une lecture croisée des deux romans analysés montre que la traduction de ce type de textes peut emprunter des modes et des visées divergentes quant à la restitution de l'hétérolinguisme. Confrontées à l'interlangue, les deux traductions obtiennent des résultats distincts quant à sa crédibilité vis-à-vis du public : *Rue des Italiens* renchérit sur l'effet à la fois d'étrangeté et d'étrangéité, mélangeant les marqueurs

codiques de façon à rendre les variétés d'apprenants difficilement identifiables par le lecteur; *Mandorle amare* reconstruit l'idiolecte de la locutrice immigrée à l'intention visiblement d'un lectorat italoophone, pour que celui-ci puisse y reconnaître facilement les traits propres au parler d'une catégorie sociale déterminée, outre sa valeur de caractérisation du personnage. On a donc d'un côté une approche pour ainsi dire documentaire, quasi iconique des morceaux d'interlangue, et de l'autre une approche fonctionnelle qui vise à produire chez le public cible les mêmes sensations que celles ressenties par le public source. La fortune, elle aussi divergente, de ces deux traductions (la première ayant reçu un accueil très tiède²⁵, la seconde jouissant de remarques élogieuses dans la revue de presse²⁶) témoigne respectivement de l'échec ou à l'inverse du succès de ces projets traductifs.

Si l'ouverture de la perspective traductologique aux apports de la sociolinguistique peut de nos jours être tenue pour acquise et si les avantages d'une préparation du traducteur en ce sens sont désormais reconnus (Anthony Lewis, 2003, p. 418-419), la prise en compte des recherches en linguistique de l'acquisition permet pour sa part de mieux focaliser les problématiques langagières des textes contemporains qui mettent en scène des personnages et des situations présentant une multiplicité de langues et de cultures. Ce faisant, elle permet aussi de mieux répondre aux enjeux – identitaires, sociaux et idéologiques – véhiculés par les pratiques verbales représentées²⁷. La prise de conscience consentie par la description acquisitionnelle peut tout aussi bien servir a posteriori pour comprendre et expliquer les mécanismes traductifs appliqués dans une œuvre et voir si et

25. Voir la recension de Viarengo (2008-2009, n.p.) : l'original est caractérisé par « une grande vivacité narrative pénalisée par une traduction et un editing pas vraiment soignés et, par moments, même naïfs » (notre trad.). Ghinelli (2007, n.p.) parle pour sa part d'une traduction contenant malheureusement « de nombreuses naïvetés » et « des imprécisions », qui ajouteraient toutefois « une nuance » supplémentaire au « ton coloré de l'œuvre », en rappelant l'interaction entre « deux univers culturels, géographiques et linguistiques » (notre trad.).

26. Voir le compte rendu de Bolondi (2012, n.p.), qui apprécie ouvertement le travail du traducteur par sa capacité de « rendre lisible en italien » un texte comme *Les amandes amères*, sans ennuyer le lecteur malgré l'abondante répétition d'exercices de lecture et d'écriture (notre trad.).

27. Vitali (2018, p. 209) effleure la question de la traduction du « français cassé » des immigrés à l'intérieur d'une de ses propres traductions de la littérature beur, où le conflit générationnel passe aussi par le langage des personnages romanesques. Cette réflexion isolée, menée en dehors d'un cadre conceptuel bien défini, appuie le besoin d'un approfondissement de cette problématique de la part des traducteurs.

comment ils réussissent à garder l'idée d'écart suggéré par le texte source, qu'a priori pour orienter les choix du traducteur, corroborer ses stratégies à l'intérieur d'un projet conséquent (Berman, 1995, p. 76) et l'empêcher de tomber dans un pur impressionnisme. Car une réflexion sur la dimension acquisitionnelle du langage peut baliser la démarche traductive en orientant la sélection des ressources adéquates dans la langue d'arrivée, en fournissant de plus amples instruments aux traducteurs pour éviter des distorsions par rapport à l'intention du texte (Eco, 2003, p. 16) et prévenir l'émergence d'interprétations stigmatisantes, caricaturales ou parodiques absentes du projet de l'auteur et découlant de l'improvisation ou du «bricolage individuel» (Pérennec, 2011, p. 289). Ces compétences du traducteur non seulement endigueraient les risques d'arbitraire, mais pourraient aussi renforcer la motivation de la représentation de la variété linguistique, son «caractère de nécessité interne» (Folkart, 1991, citée dans Lane-Mercier, 1997, p. 53), souvent sacrifié dans la traduction des sociolectes. Inclure les interlangues ou les variétés d'apprenants dans le répertoire des connaissances du traducteur permettrait également de comprendre les «attitudes épilinguistiques» (Grutman, 2012, p. 50) et l'évaluation sociale associées à cette manifestation du plurilinguisme et d'en rendre plus efficacement l'effet dans le texte d'arrivée.

Références

- Anthony Lewis, Rohan (2003). «Langue métissée et traduction : quelques enjeux théoriques». *Meta*, 48, 3, p. 411-420.
- Ballard, Michel (2007). *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Berman, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.
- Bernini, Giuliano (2010). «Acquisizione dell'italiano come L2». In *Enciclopedia dell'Italiano*. [http://www.treccani.it/enciclopedia/acquisizione-dell-italiano-come-l2_%28Enciclopedia-dell%27Italiano%29/].
- Berruto, Gaetano (2012). *Sociolinguistica dell'italiano*. Rome, Carocci.
- Bolondi, Elisabetta (2012). «Mandorle amare di Laurence Cossé». *SoloLibri.net*, 4 octobre, n. p. [<http://www.sololibri.net/Mandorle-amare-Laurence-Cosse.html>]
- Bosisio, Cristina (2012). *Interlingua e profilo d'apprendente. Uno sguardo diacronico tra linguistica acquisizionale e glottodidattica*. Milan, EDUCatt.
- Buzelin, Hélène (2000). «The Lonely Londoners en français : l'épreuve du métissage». *TTR*, 13, 2, p. 203-243.
- Carpentier, Godelaine (1990). «Traduire la forme, traduire la fonction : la représentation du dialecte dans deux genres littéraires, le roman

- et la poésie». In M. Ballard, dir. *La traduction plurielle*. Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 71-91.
- Chapdelaine, Annick (1994). «Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner». *TTR*, 7, 2, p. 11-33.
- Chapdelaine, Annick et Gillian Lane-Mercier (1994). «Présentation. Traduire les sociolectes : définitions, problématiques, enjeux». *TTR*, 7, 2, p. 7-10.
- Cossé, Laurence (2011). *Les amandes amères*. Paris, Gallimard.
- Cossé, Laurence (2012). *Mandorle amare*. Trad. Alberto Bracci Testasecca. Rome, E/O.
- Declercq, Elien (2011). «“Écriture migrante”, “littérature (im)migrante”, “migration littéraire” : réflexions sur un concept aux contours imprécis». *Revue de littérature comparée*, 339, 3, p. 301-310.
- Della Puppa, Francesca (2003). «Lingua e cultura dello studente di origine araba». In M. C. Luise, dir. *Italiano lingua seconda. Fondamenti e metodi*, vol. 2. Pérouse, Guerra, p. 119-153.
- Eco, Umberto (1979). *Lector in fabula. La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*. Milan, Bompiani.
- Eco, Umberto (1995). «Riflessioni teorico-pratiche sulla traduzione». In S. Nergaard, dir. *Teorie contemporanee della traduzione*. Milan, Bompiani, p. 121-146.
- Eco, Umberto (2003). *Dire quasi la stessa cosa*. Milan, Bompiani.
- El Houdna, Badr (2015). «Les interférences linguistiques entre le français et l'arabe marocain dans les productions écrites d'élèves du Baccalauréat». *Langues, cultures et sociétés*, 1, 1, p. 1-16.
- Eloy, Jean-Michel (2003). «Français et mélange des langues chez des personnes issues de l'immigration». In J. Billiez et D. de Robillard, dir. *Français : variations, représentations, pratiques*. Lyon, ENS, p. 63-88.
- Folkart, Barbara (1991). *Le conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*. Cadiac, Les éditions Balzac.
- Galligani, Stéphanie (2003). «Réflexion autour du concept d'interlangue pour décrire des variétés non natives avancées en français». *Linx*, 49, p. 141-152. [<http://linx.revues.org/562>].
- Genette, Gérard (1972). *Figures III*. Paris, Seuil.
- Génin, Isabelle (2001). «“Moi compris tout plein.” Les voix exotiques dans *Moby-Dick* et ses traductions françaises». In M. Ballard, dir. *Oralité et traduction*. Arras, Artois Presses Université, p. 245-263.
- Ghinelli, Paola (2007). «La voce della critica». *IBS.it*. [<https://www.ibs.it/rue-des-italiens-libro-girolamo-santocono/e/9788889605202>].
- Giacalone Ramat, Anna (1993). «Italiano di stranieri». In A. A. Sobrero, dir. *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*. Rome/Bari, Laterza, p. 341-410.
- Giacalone Ramat, Anna, dir. (2003). *Verso l'italiano. Percorsi e strategie di acquisizione*. Rome, Carocci.

- Grutman, Rainier (2009). «Multilingualism». In M. Baker et G. Saldanha, dir. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Londres et New York, Routledge, p.182-186.
- Grutman, Rainier (2012). «Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con)textuelles». In M.-A. Montout, dir. *Autour d'Olive Senior : hétérolinguisme et traduction*. Angers, Presses de l'Université d'Angers, p. 49-81.
- Grutschus, Anke (2016). «La variation linguistique comme problème de traduction». In J. Albrecht et R. Métrich, dir. *Manuel de traductologie*, Berlin/Boston, De Gruyter, p. 573-588.
- House, Juliane (2015). *Translation Quality Assessment: Past and Present*. Londres et New York, Routledge.
- Jamet, Marie-Christine (2009). «Contacts entre langues apparentées : les transferts négatifs et positifs d'apprenants italophones en français». *Synergies Italie*, 5, p. 49-59.
- Klein, Wolfgang et Norbert Dittmar (1979). *Developing Grammars. The Acquisition of German Syntax by Foreign Workers*. Berlin, Springer.
- Lane-Mercier, Gillian (1997). «Translating the Untranslatable: The Translator's Aesthetic, Ideological and Political Responsibility». *Target*, 9, 1, p. 43-68.
- Lane-Mercier, Gillian (2000). «Les parlers "illicites" dans le roman français du XIX^e siècle : pluralisme sociolinguistique et idéologie de la norme». *Littératures*, 21-22, p. 159-191.
- Larbaud, Valéry (1946). *Sous l'invocation de Saint Jérôme*. Paris, Gallimard.
- Lycée Français de Jérusalem (2010). *La problématique des interférences langagières entre l'arabe et le français*. Document proposé par le Lycée Français de Jérusalem (AEFE zone Europe du Sud-Est) et validé par Michel Neyreneuf, IA-IPR d'arabe. [http://lettres.ac-creteil.fr/IMG/pdf/3._mn._th._interferences_langagieres_francais_arabe_2010.pdf].
- Meylaerts, Reine (2004). «La traduction dans la culture multilingue. À la recherche des sources, des cibles et des territoires». *Target*, 16, 2, p. 289-317.
- Meylaerts, Reine (2006). «Heterolingualism in/and Translation. How Legitimate are the Other and his/her Language? An Introduction». *Target*, 18, 1, p. 1-15.
- Morelli, Anne (1988). «La Belgique vue par "ses" Italiens». In A. Soncini Fratta, dir. *Les avatars d'un regard. L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française (La deriva delle francofonie II)*. Bologne, CLUEB, p. 297-317.
- Morelli, Anne (2003). «1986. Girolamo Santocono publie *Rue des Italiens*. La littérature métissée». In J.-P. Bertrand et al., dir. *Histoire de la littérature belge francophone 1830-2000*. Paris, Fayard, p. 525-532.

- Mori, Laura (2007). *Fonetica dell'italiano L2. Un'indagine sperimentale sulla variazione nell'interlingua dei marocchini*. Rome, Carocci.
- Muller, Marie Sylvine (1996). «Langue familière, parler populaire, particularisme régional dans *Saturday Night and Sunday Morning* d'Alan Sillitoe et sa traduction française». *Palimpsestes*, 10, p. 49-75. [<https://journals.openedition.org/palimpsestes/1508>].
- Nannoni, Catia (2016). «Traduire Rue des Italiens de Girolamo Santocono : quand langues et dialectes s'invitent à la "fête du verbe"». In B. Costa et C. Gravet, dir. *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes*. Mons, UMONS, p. 59-81.
- Nannoni, Catia (2018). «La sfida dell'eterolinguismo in didattica della traduzione : l'esempio di Rue des Italiens». In B. Ivancic et al., dir. *Il testo letterario nell'apprendimento linguistico : esperienze a confronto*, Bologne, CESLIC, p. 75-86.
- Newmark, Peter (1981). *Approaches to Translation*. Oxford, Pergamon.
- Nida, Eugene (1964). *Toward a Science of Translating*. Leiden, E. J. Brill.
- Pallotti, Gabriele (1998). *La seconda lingua*. Milan, Bompiani/RCS Libri.
- Pallotti, Gabriele (2017). «Applying the Interlanguage Approach to Language Teaching». *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 55, 4, p. 393-412.
- Pasquandrea, Sergio (2008). *Più lingue, più identità. Code-switching e costruzione identitaria in famiglie di emigrati italiani*. Pérouse, Guerra.
- Pérennec, Marie-Hélène (2011). «Peut-on/doit-on traduire les dialectes?». *Nouveaux cahiers d'allemand*, 3, p. 277-291.
- Porquier, Remy et Bernard Py (2004). *Apprentissage d'une langue étrangère : contextes et discours*. Paris, Didier Scolaire.
- Pugliese, Rosa (2016). «Interazioni narrate di una literacy in L2 : *Mandorle amare*, tra letteratura e case study». In C. Andorno et R. Grassi, dir. *Le dinamiche dell'interazione. Prospettive di analisi e contesti applicativi*. Milan, Studi AiTLA, p. 123-138. [<http://www.aitla.it/10-primopiano/420-studi-aitla-5-le-dinamiche-dellinterazione>].
- Pym, Anthony (2000). «Translating Linguistic Variation: Parody and the Creation of Authenticity». In M. A. Vega et R. Martin-Gaitero, dir. *Traducción, metrópoli y diáspora. Las variantes diatópicas de traducción*. Madrid, Universidad Complutense de Madrid, p. 69-75.
- Santocono, Girolamo (1986). *Rue des Italiens*. Cuesmes, Éditions du Cerisier.
- Santocono, Girolamo (1995). «Identité et immigration». In S. Vanvolsem, F. Musarra et B. Van Den Bossche, dir. *Gli spazi della diversità*. Atti del Convegno Internazionale *Rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*. Leuven, 1993, vol. 2. Rome, Bulzoni; Leuven, Leuven University Press, p. 683-686.
- Santocono, Girolamo (2006). *Rue des Italiens*. Trad. Angelo Maddalena. Iesa, Gorée.

- Sardin, Pascale (2007). «De la note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte». *Palimpsestes*, 20, n. p. [<https://journals.openedition.org/palimpsestes/99>].
- Selinker, Larry (1972). «Interlanguage». *International Review of Applied Linguistics*, 10, 3, p. 209-231.
- Simon, Sherry (1995). «La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak». *Études françaises*, 313, p. 43-57.
- Traverso, Véronique (2002). «Transcription et traduction des interactions en langue étrangère». *Cahiers de Praxématique*, 39, p. 77-99.
- Vedovelli, Massimo, Stefania Massara et Anna Giacalone Ramat, dir. (2001). *Lingue e culture in contatto. L'italiano come L2 per gli arabofoni*. Milan, Franco Angeli.
- Viarengo, Luciana (2008-2009). «E il carbone dipingeva di nero il mondo. Recensione de *Rue des italiens*, Girolamo Santocono». *Paginauno*, 10, n. p. [<http://www.rivistapaginauno.it/riflettori10.php>].
- Vietti, Alessandro (2002). «Analisi dei reticoli sociali e comportamento plurilingue». In S. Dal Negro et P. Molinelli, dir. *Comunicare nella torre di Babele*. Rome, Carocci, p. 43-61.
- Vitali, Ilaria (2018). «Traduire la banlieue : défis et obstacles». *TTR*, 31, 1, p. 193-220.

Catia Nannoni

Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne
Università di Bologna
Bologne, Italie
catia.nannoni2@unibo.it

Rosa Pugliese

Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne
Università di Bologna
Bologne, Italie
rosa.pugliese@unibo.it